



LETTRES POUR LE MONDE SAUVAGE

Wallace Stegner

Wallace Stegner

LETTRES POUR LE
MONDE SAUVAGE

Récits

Traduit de l'américain
par Anatole Pons



Gallmeister

Collection NATURE WRITING

Copyright © 2015 by The Wallace Stegner Literary Estate Trust
By arrangement with the Trust
All rights reserved

“Letter, Much Too Late” by Wallace Stegner. Copyright © 1989, 1992 by Wallace Stegner. First appeared in *FAMILY PORTRAITS: Remembrances by Twenty Distinguished Writers*. Collected in *WHERE THE BLUEBIRD SINGS TO THE LEMONADE SPRINGS*.

“Overture: The Sound of Mountain Water” by Wallace Stegner. Copyright © 1969 by Wallace Stegner. From *THE SOUND OF MOUNTAIN WATER*.

“Crossing into Eden” by Wallace Stegner. Copyright © 1989, 1992 by Wallace Stegner. First appeared in *Ford Times*. Collected in *WHERE THE BLUEBIRD SINGS TO THE LEMONADE SPRINGS*.

“The Question Mark in the Circle” by Wallace Stegner. Copyright © 1955, 1962 by Wallace Stegner. First appeared in somewhat altered form in *American Heritage* as “Quiet Earth, Big Sky.” Collected in *WOLF WILLOW*.

“Whitemud, Saskatchewan” by Wallace Stegner. Copyright © 1962 by Wallace Stegner. From *WOLF WILLOW*.

“The Dump Ground” by Wallace Stegner. Copyright © 1959, 1962 by Wallace Stegner. First appeared in somewhat altered form in *The Atlantic Monthly* as “The Town Dump.” Collected in *WOLF WILLOW*.

“Finding the Place: A Migrant Childhood” by Wallace Stegner. Copyright © 1989, 1992 by Wallace Stegner. First appeared in *Growing Up Western*. Collected in *WHERE THE BLUEBIRD SINGS TO THE LEMONADE SPRINGS*.

“Packhorse Paradise” by Wallace Stegner. Copyright © 1947, 1969 by Wallace Stegner. First appeared in *The Atlantic Monthly*. Collected in *THE SOUND OF MOUNTAIN WATER*.

“Striking the Rock” (extract) by Wallace Stegner. Copyright © 1987, 1992 by Wallace Stegner. First appeared in *The American West As Living Space* as an adaptation from a series of lectures conducted at the University of Michigan Law School in 1986. Collected in *WHERE THE BLUEBIRD SINGS TO THE LEMONADE SPRINGS*.

“Living Dry” by Wallace Stegner. Copyright © 1987, 1992 by Wallace Stegner. First appeared in *The American West As Living Space* as an adaptation from a series of lectures conducted at the University of Michigan Law School in 1986. Collected in *WHERE THE BLUEBIRD SINGS TO THE LEMONADE SPRINGS*.

“The Gift of Wilderness” (extract) by Wallace Stegner. Copyright © 1981, 1982 by Wallace Stegner. First appeared as two separate articles in *New West*: “The Call of the Wild” and “Apples and Oranges.” Collected in *ONE WAY TO SPELL MAN*.

“Wilderness Letter” by Wallace Stegner. Copyright © 1961, 1979 by Wallace Stegner. First appeared in *WILDERNESS: America’s Living Heritage* as “The Wilderness Idea: A Letter by Wallace Stegner read aloud by Secretary Udall.” Collected in *THE SOUND OF MOUNTAIN WATER*.

© Éditions Gallmeister, 2015
pour la traduction française

e-ISBN 9782404001593

Lettre, bien trop tard

MAMAN, écoute,

Dans trois mois, j'aurai quatre-vingts ans, trente ans de plus que toi à ta mort, vingt ans de plus que mon père à la sienne, cinquante-sept ans de plus que mon frère à la *sienne*. J'ai eu les gènes et de la chance. Vous tous êtes partis depuis bien longtemps.

Sauf quand je dois faire mes lacets, je n'ai pas l'impression d'avoir quatre-vingts ans. Moi, l'enfant chétif, je vous ai tous survécu. Mais si je ne me sens pas décrépité, je ne me sens pas non plus sage, ni sûr de moi. L'âge et l'expérience n'ont pas fait de moi un Nestor à même de dire aux autres comment mener leur vie. Je me sens plus comme Theodore Dreiser, qui affirmait qu'il quitterait ce monde plus perplexe encore qu'à son arrivée. Plutôt que d'être aigri, ou stoïque, ou calme, ou résigné, ou toute autre attitude normale qu'aurait pu me conférer une longue vie, j'avoue me sentir souvent simplement perdu, toujours autant en demande de réconfort, de compréhension, d'indulgence, d'amour inconditionnel – tout ce que tu m'apportais – qu'à cinq, dix ou quinze ans.

Il y a cinquante-cinq ans, te veillant à minuit passé tandis que l'infirmière se reposait, je t'ai observée rendre ton dernier soupir. Quelques minutes avant de mourir, tu as levé une main

hésitante et dit “Par... où?” J’ai compris ceci : tu te trouvais à un croisement sombre, sans indications. Puis, une minute plus tard, tu m’as dit : “Tu es un bon... garçon... Wallace”, avant d’expirer.

Mon nom a été ta dernière parole, ta foi et ton amour pour moi tes dernières pensées. Je ne pouvais pas le supporter, pas plus que je ne parvenais à supporter ta mort, et je suis sorti, aveugle, dans l’obscurité de novembre, marcher pendant des heures, l’esprit comprimé comme un poing serré.

Je savais à quel point ces derniers mots étaient loin de la vérité. Bien souvent, je n’avais pas été un bon garçon, ni même attentionné. Je savais que tu ne pouvais plus voir mon visage, que tu t’exprimais depuis un rêve brumeux, artificiel, que je m’étais déjà évanoui en un souvenir auquel tu te raccrocherais jusqu’à ton dernier souffle. Je savais que c’était l’amour qui parlait, pas toi, que tu étais déjà partie, que ton amour t’avait survécu. Et je comprenais vaguement que tu m’imposais, en disparaissant, une obligation immense et implacable. Je ne cesserais jamais d’essayer, même médiocrement, tristement ou confusément, d’être celui que tu me pensais être.

De toute évidence, tu n’es pas morte. La mort est une convention, une attestation de fin de souffrance destinée aux registres d’état civil, n’engageant personne d’autre que les préposés aux archives des cimetières. Car, assis ici à mon bureau à essayer de te dire quelque chose cinquante-cinq ans trop tard, j’ai une image mentale précise de tes lèvres pincées et de tes yeux plissés, et je sais que rien ne saurait te convaincre que j’ai parfois agi en deçà de tes espérances. Ton amour, une fois donné, n’est jamais perdu. Tu es vivante et lumineuse dans ma tête. Sauf quand je manque d’écoute, c’est toi qui parles à travers moi lorsque mes sentiments, mon empathie ou ma considération pour les autres se trouvent en crise. Tu es un

frein à mon impatience, à ma pugnacité et à mon arrogance naturelles. Quand je me suis montré médiocre, ton pardon même m'accable de honte. Tu es un bon... garçon... Wallace.

En plus de cinquante années passées à écrire des livres et des histoires, j'ai essayé à de nombreuses reprises de te rendre justice, sans jamais me trouver satisfait du résultat. Le personnage qui te représente dans *La Montagne en sucre* et *Recapitulation*^{*}, deux romans semi-autobiographiques, figure une sorte de victime passive. Je crains d'avoir laissé ton mari égoïste et violent, mon père, te voler la vedette et te reléguer au second plan de ces romans, comme il le faisait dans la vraie vie. D'une manière ou d'une autre, j'aurais dû être capable de dire à quel point tu étais solide et résistante, dire ta patience, ta permanence, ton énergie fédératrice, ta douceur qui s'est avérée, sur le long terme, plus puissante que les forces auxquelles elle semblait céder.

Mais il faut que tu comprennes que ton caractère est particulièrement difficile à rendre crédible. Nous nous montrons sceptiques face à une gentillesse si indéfectible, une compassion si instantanée et durable, une telle disposition à endurer les difficultés, une capacité à pardonner si sincère. En écrivant à ton sujet, je me sentais toujours à la limite du vraisemblable, comme si j'écrivais la vie d'une sainte, ou la légende d'une Griselda la Patiente. Il me semblait devoir te déformer légèrement, te doter de faiblesses humaines ou de motivations égoïstes; car la sainteté, en plus de paraître affectée sur le papier, constitue un reproche pour ceux – la plupart d'entre nous – qui y ont échoué. De surcroît, les femmes saintes et d'une patience à toute épreuve ont tendance à hérisser les partisans actuels de la libération des femmes,

^{*} *La Montagne en sucre*, Points, 2009. *Recapitulation*, inédit en français. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

qui les considèrent comme une invention masculine, les victimes trop soumises et trop glorifiées de la domination des hommes.

Certes, tu te montrais rarement agressive, pas du temps où je t'ai connue, et tu constituais une authentique victime. À quel point tu étais réellement soumise, c'est une autre histoire. Certains, j'imagine, naissent désintéressés, certains parviennent au désintéressement, et d'autres se le font inculquer. Tu me disais être née avec un tempérament de rousse et avoir dû apprendre à le contrôler. Je crois que tu es aussi née avec une dose normale de rêves, d'espoirs et de désirs, ainsi qu'une grande capacité au développement intellectuel et culturel, et que tu as dû apprendre à les réprimer.

Ta vie t'a largement exercée à contrôler et à réprimer. Tu as été privée d'enfance et, jeune femme inexpérimentée, tu as fait un choix amoureux fatal. Mais tu n'as blâmé personne d'autre que toi-même. Comme tu as fait ton lit, tu t'y es couchée, en partie car, en tant que femme et avec ton éducation limitée, tu n'avais pas vraiment d'autre choix, et en partie car ton éthique t'exhortait à te montrer responsable de tes actes, mais principalement car l'amour te disait que ta plus haute obligation était de t'occuper de tes deux garçons et du mari incapable qui avait encore plus besoin de toi qu'eux. Pour seule récompense, bien trop souvent, nous te tenions pour acquise.

Juste à l'instant, en pensant à toi, j'ai sorti la *Montagne en sucre* et trouvé le passage dans lequel j'évoque ta mort. Je n'ai pu en supporter la lecture. J'ai fondu en larmes en lisant les mots écrits presque un demi-siècle plus tôt. Tu es tout à la fois une présence indélébile et une blessure ouverte.

J'étais âgé de vingt-quatre ans, toujours étudiant, au moment de ta mort, mais j'ai vécu avec toi plus de trois fois vingt-quatre ans. Égocentrique, fou de sport, fou de livres, fou

de filles ou occupé à je ne sais quoi, je n'ai jamais pris le temps de te dire, quand tu étais vivante, combien tu m'étais chère. À part dans ces moments où la vie te pesait particulièrement, comme lorsque, à la mort de mon frère, Cece, tu t'étais tournée vers moi parce que tu n'avais personne d'autre, je ne pense pas avoir réalisé à quel point tu comptais. À présent, je ressens principalement des regrets, regrets de t'avoir tenue pour acquise comme le faisaient les autres, regrets que tu sois morte quand ma vie a commencé à s'intensifier, de sorte que je n'ai pu te prendre auprès de moi pour contrebalancer un peu tes cinquante premières années. L'histoire de Cendrillon devrait avoir une fin heureuse, libérée de sa demeure malsaine de servitude.

Un de mes amis de cette vie d'après que tu n'as pas connue fut l'écrivain irlandais Frank O'Connor, né Michael O'Donovan dans un cottage miteux à Cork. Son père était alcoolique; sa mère, croyait-il fermement, était une sainte. Il l'a fait figurer dans nombre de ses nouvelles, et il lui a écrit un livre hommage intitulé *An Only Child*. Bien qu'il ne fût pas spécialement catholique, il s'attendait à la retrouver au paradis, auréolée de gloire. De ce qu'il m'en a dit, elle te ressemblait beaucoup: elle était incomparablement elle-même, tout en faisant sans cesse passer les autres avant elle. Je ne peux croire qu'il se trouve désormais avec elle au paradis, même si j'aimerais que ce soit le cas. Je ne peux croire qu'un jour, bientôt en fait, je t'y retrouverai. Mais quelles retrouvailles ce serait! J'irais jusqu'à me convertir pour m'en assurer – nous quatre jouissant de ce dont jouissent les immortels, et partageant ces plaisirs. J'admirais Frank O'Connor pour ses talents remarquables; mais j'aimais Michael O'Donovan pour ses sentiments envers sa mère, et j'enviais sa chance d'avoir pu, parvenu à l'âge mûr, les exprimer. Si ce monde dominé par les hommes, avec toutes

ses injustices, produit de temps à autre des femmes comme sa mère et la mienne, il ne peut être complètement mauvais.

J'ai commencé ces élucubrations d'une humeur sombre, en me souvenant de l'anniversaire de ta mort. Déjà, tu m'as fait retrouver le sourire. J'ai dit que tu n'étais pas morte, et c'est la vérité. Je t'entends encore te montrer enjouée à la moindre sollicitation, ou sans être sollicitée du tout, chanter en travaillant et répandre ta gaieté sur les autres. Alors repassons-nous ta vie, une vie que bien des femmes de ta génération partageaient dans une certaine mesure, sans toutefois connaître tes tribulations particulières, ni ton stoïcisme et ta grâce.

J'EN ai assez entendu sur ton enfance et sur ta jeunesse pour savoir de quelle manière la vie suivait son cours dans cette ferme de l'Iowa et dans cette ville où tout le monde parlait norvégien, lisait en norvégien, faisait des affaires en norvégien, assistait à la messe en norvégien. La bible familiale qui, j'ignore comment, m'est parvenue est en norvégien, en caractères gothiques de surcroît. Rangé à côté, sur ma bibliothèque, se trouve le livre grotesque, pesant dans les deux kilos, que l'on t'a offert pour ton cinquième anniversaire: *Sandbeden i Kristus, Vérités en Jésus-Christ*, un recueil d'instructions et de méditations suivant le calendrier liturgique. Il t'aurait fallu être aussi vieille que je le suis aujourd'hui, et une luthérienne aussi stricte que ton père, pour en tolérer cinq minutes la lecture.

Bien que ton père fût né dans ce pays, tu n'as pas appris l'anglais avant de commencer l'école. Tu t'y es attelée avec empressement. Certains membres de notre famille, après cinq générations aux États-Unis, parlent encore avec un accent, mais toi jamais. Tu adorais lire et tu chantais tout le temps: tu

connaissais les paroles d'un millier de chansons. À l'université, j'étais abasourdi de découvrir que certaines chansons que je t'avais entendue chanter pendant que tu t'affairais dans la maison étaient des passages de "La Princesse", d'Alfred Tennyson*. Peut-être tenais-tu les paroles du *McGuffey's Reader*, le manuel scolaire en vogue à l'époque. D'où tu tenais la mélodie, Dieu seul le sait. Tu tirais toujours le meilleur du peu qu'on t'offrait, et tu t'y cramponnais.

L'école représentait tes moments de bonheur, avec des amis, des jeux, des fêtes, les délices de l'apprentissage. Tu n'y as passé que six ans. À tes douze ans, ta mère est morte de la tuberculose, et tu es instantanément devenue adulte : gouvernante pour ton père, mère pour tes deux jeunes frères et ta sœur, ouvrière agricole quand on ne t'employait pas à autre chose. Pendant toutes ces années où tu aurais dû avoir la chance d'être une petite fille, de te montrer frivole, tu as eu des responsabilités qui auraient accablé la plupart des adultes.

Bien des épouses de fermiers disposaient d'une "bonne à tout faire". Pas toi. C'était toi, la bonne à tout faire. À douze, treize, quatorze ans, tu faisais les lits, nettoyait, cuisinait, cousait, reprisait, pour une famille de cinq. Tu préparais le pain, les biscuits, les gâteaux, les tartes, dans une cuisinière à charbon vétuste. Tu confectionnais les *lefse*, les *fattigmand* et le *lutefisk* sans lequel un Noël norvégien n'est pas Noël. Tu lavais tous les vêtements, et je ne veux pas dire par là que tu mettais des habits un peu sales dans une machine à laver. Tu faisais bouillir et frottait des vêtements de ferme maculés de crasse, seulement équipée de la bassine en cuivre, du bac en étain, de la planche à laver en laiton, du savon et

* Poème en vers de 1847 sur les droits des femmes.

de l'essoreuse à main des années 1890 – une longue journée éreintante par semaine.

Au moment des récoltes, tu passais l'essentiel de la matinée aux champs avant de rentrer préparer le repas pour l'équipe. Tu t'affairais pendant des heures au-dessus d'un poêle brûlant, dans une cuisine suffocante, pour préparer des conserves de petits pois, de haricots, de maïs, de tomates, ou pour confectionner des concombres et des pastèques au vinaigre ou en piccalilli. Quand on égorgeait le cochon, tu ravalais ta nausée pour recueillir le sang destiné au boudin dont raffolait ton père. Tu préparais des conserves de pieds de porc et du fromage de tête. Tu faisais frire la chair à saucisse avant de la disposer dans des pots remplis de la graisse de l'animal, en prévision de l'hiver. Matin et soir, tu aidais à traire les vaches. Tu procédais à l'écémage pour baratter le beurre, suspendais des étamines pleines de lait caillé sur la corde à linge afin de l'égoutter et d'obtenir du fromage blanc. Parfois, tes frères et ta sœur t'aidaient vaguement, surtout à mesure qu'ils grandissaient, mais ils passaient toute la journée à l'école et pleurnichaient le soir à cause des devoirs.

Je suis sûr que tu as par moments éprouvé un sentiment amer devant ta vie d'esclave, quand tu cognais tes frères paresseux et fuyants, ou quand tu jetais à ton père des regards furieux alors qu'il était assis à lire *Scandinaven* dans le petit salon, t'ignorant complètement, toi qui entras en titubant avec un seau de charbon pour le poser bruyamment près du foyer, ouvrir la porte du poêle, soulever le seau, nourrir le feu, reposer le seau et claquer la porte du poêle dans un *bang*. C'étaient les années où le désintéressement t'était inculqué de force; tu n'avais pas encore entamé le lent mouvement par lequel on y parvient.

Mais tu avais beau te rebeller, il ne fut jamais question d'abandonner tes frères et ta sœur. Ils étaient sous ta responsabilité et il n'y avait personne pour t'en décharger. Ils t'appelaient Sœurette. Toute ta vie, les gens t'ont appelée Sœurette, parce que c'est ce que tu étais, ou ce que tu es devenue – grande sœur, sœur serviable, celle dont tout le monde dépendait, celle à qui chacun s'adressait pour tout et n'importe quoi, de l'aide aux devoirs à l'écharde sous l'ongle.

Six ans de tout ça, au bout desquels ton père a annoncé qu'il allait épouser une de tes camarades de classe, une fille à peine plus âgée que toi. Je me demande si c'est l'indignation qui t'a poussée à quitter cette maison, ou si ta colère n'était pas tempérée par l'impression que tu te dirigeais enfin vers un monde de liberté et de possibles. Tu avais dix-huit ans – une grande fille solide, le regard franc et une abondante chevelure rousse, magnifique. Sur les ferrotypes de l'époque, tu as l'air déterminé. Tu n'affiches pas encore cette moue triste que l'on retrouve sur les dernières photos de toi. Peut-être pensais-tu alors voir le monde s'ouvrir devant toi, la prison se refermer loin derrière.

Mais personne ne t'avait préparée à la liberté et aux possibles. Personne ne t'avait appris à rêver en grand. Tu n'aurais pu imaginer partir pour Chicago ou New York gagner ta vie, tu n'aurais pu rêver de devenir actrice ou rédactrice en chef d'un magazine féminin. On t'avait seulement appris – une leçon que tu avais en bonne partie assimilée seule – à tenir la maison et à t'occuper des autres. Tu étais très douée dans ces deux domaines. Alors, quand tu t'es trouvée démise de tes fonctions de gouvernante chez ton père, tu n'as pu penser à une meilleure façon de faire usage de ta liberté que d'aller dans le Dakota du Nord pour tenir la maison de ton vieux garçon d'oncle.

Là t'attendait une autre chose à laquelle tu n'avais pas été préparée, un homme différent de tous ceux que tu avais croisés, un charmeur râblé, rieur, téméraire, irrévérencieux, baratineur, un joueur de base-ball, excellent patineur, champion de ball-trap, toujours prêt à tenter sa chance, un véritable adepte du rêve américain du gain sans effort, une pierre qui roule s'attendant avec confiance à amasser mousse. Il attendait son heure, entre différentes tentatives pour se faire de l'argent facile, et tenait un *blind pig* – un saloon illégal. Il violait tous les principes que défendait ton père. Peut-être est-ce pour cela que tu l'as épousé, en dépit d'un tollé de protestations chez les tiens. Peut-être ton père a-t-il été le plus responsable de ton erreur.

Tu as eu un enfant mort-né. Puis un autre qui a vécu, mon frère Cecil. Plus tard, lors d'une visite pacificatrice dans l'Iowa, tu m'as eu, moi. Puis, comme tu me l'as raconté un jour, tu as découvert comment ne plus avoir d'enfants et n'en as plus eu. Tu avais assez de responsabilités avec deux garçons.

Il serait sinistre de retracer ta vie s'il ne s'agissait pas de toi. Tu en as fait quelque chose de différent grâce à ton infaillible compétence, à ta gaieté dans les circonstances les moins gaies, à ton opiniâtreté après chaque défaite. "On aura plus de chance la prochaine fois!" t'entendais-je dire alors que nous échappions à quelque désastre, puis, une minute après, avec ton mélange spécial d'endurance, d'espoir et d'ironie: "Eh bien, si ça ne nous a pas tués, j' imagine que ça nous rend plus forts."

Du Dakota, je ne me rappelle rien. Mes souvenirs commencent dans les bois de l'État de Washington, où nous vivions sous une tente et tenions une cantine dans la ville de bûcherons de Redmond. En attrapant la scarlatine, j'avais brisé le rêve de mon père de partir pour l'Alaska déterrer des pépites de la taille d'une balle de base-ball. Puis il y a eu une période

difficile. Tu as quitté mon père, ou l'inverse; personne ne m'a jamais dit. Mais Cece et moi nous sommes retrouvés dans un orphelinat de Seattle, laissés là pendant que tu travaillais au Bon Marché*. En 1913, une femme comme toi, sans mari avec deux enfants, n'avait aucune chance. Quand tu as découvert à quel point nous étions désespérés dans ce foyer, tu nous en as sortis pour nous ramener vers le seul lieu sûr disponible, la maison de ton père dans l'Iowa.

J'imagine comme cette humiliation a dû te coûter. J'imagine les lettres qui ont dû circuler entre mon père et toi. J'imagine ses promesses, tes concessions. Quoi qu'il en soit, en juin 1914, nous étions en route pour le rejoindre dans la vallée de la rivière Whitemud, ou Frenchman, dans le Saskatchewan. Peut-être cela te renvoyait-il un écho romantique et aventureux, peut-être t'es-tu laissée convaincre par son enthousiasme débonnaire, peut-être pensais-tu que, sur une vraie frontière, il pourrait être heureux et bien se débrouiller. Vraisemblablement, tu espérais que, dans un village nouveau à huit cents kilomètres de toute terre habitée, nous aurions pu recommencer à zéro et former une famille, domaine dans lequel tu avais une appétence et un don. Si tu y es allée résignée, rien cette fois ne t'imposait cette résignation. C'était un choix. En 1914, à l'âge de trente et un ans, tu étais finalement parvenue à un désintéressement absolu.

Le Saskatchewan constitue la page la plus riche de mes souvenirs, car il s'agit de l'endroit où j'ai commencé à comprendre certaines choses, et c'est là que, pendant une demi-douzaine d'années, nous avons eu ce que tu avais toujours voulu: une maison à nous, une famille unie, et un gagne-pain, peu importaient les difficultés.

* Chaîne de grands magasins créée à la fin du XIX^e siècle à Seattle et dont le nom est inspiré par la célèbre enseigne parisienne.

Je me souviens de jours heureux, du plaisir partagé que nous en tirions – des expéditions familiales pour cueillir des baies dans les Cypress Hills, des pique-niques sur la crête de Chimney Coulee à regarder de vastes flottes de nuages voguer vers l'est au-dessus de la Prairie. Portant un sandwich à ta bouche, tu t'écriais, "Oh! Sentez vos mains!" et nous nous exécutions, respirant les fragrances des poires sauvages, des groseilles à maquereau, des baies d'aronia, des merises et des pimbinas que nous avions cueillis. Je me souviens qu'au retour d'une de ces expéditions, le chariot s'était renversé sur un coteau pentu et nous avait projetés sur l'herbe, avec nos bassines et nos seaux débordant de baies. Tu avais rapidement vérifié que personne n'était blessé, avant de te mettre à rire en désignant du doigt l'attelage gêné et perplexe planté entre les brancards tordus. Nous nous étions assis dans le sorgho, riant à gorge déployée avant de nous relever pour ramasser les baies éparpillées, redresser la carriole, rassurer l'attelage et rentrer à la maison. En chantant, naturellement. Tu ne perdais jamais une occasion de chanter. Tu chantais, également, au milieu des riches odeurs de ta cuisine, quand tu transformais ces baies sauvages en tartes, en confitures, en sauces ou en gelées pour en disposer une bonne partie dans des pots et des verres afin de les stocker sur les étagères du cellier.

Te souviens-tu d'une journée à la ferme où Papa était revenu de Chinook avec une grosse pastèque que nous avons rafraîchie de notre mieux dans la citerne avant de nous asseoir à l'ombre de la cabane pour la manger en entier? Comme une journée peut être simple et mémorable quand on n'en attend rien de particulier! Tu nous avais fait garder l'écorce pour préparer des conserves. Tu avais reçu une formation minutieuse, tu ne gaspillais jamais rien. Un de nos voisins, des années après, m'avait écrit à quel point il

avait été stupéfait de te voir, après avoir épluché un tas de pommes en vue d'une tarte, mettre les épluchures à bouillir pour en faire de la gelée.

Je crois que tu aimais ce petit patelin malgré ses limites. Tu adorais avoir des voisins, rendre visite aux voisins, aider les voisins. Quand c'était à notre tour d'organiser la fête du catéchisme, tu t'amusais plus que les enfants à jouer au *crokinole* ou au *cornhole* comme la petite fille qu'on ne t'avait jamais laissée être. Tu adorais ces moments où la rivière gelait sans vent ni neige, où toute l'eau se changeait en une glace propre et praticable, où tout le village se retrouvait autour de grands feux nocturnes, où les patineurs en mackinaws rouges et en écharpes de couleurs vives évoluaient comme des personnages de Brueghel dans la lumière, leurs yeux et leurs dents brillant dans la lumière du feu, et la respiration de la communauté s'élevant en volutes blanches.

Tu aimais savoir tes enfants dans une bonne école, et les voir y réussir. Tu lisais tous les livres sur lesquels tu pouvais mettre la main. Quand, à sa mort, ton oncle du Dakota du Nord t'a légué mille dollars, tu n'as pas laissé mon père les prendre, alors que je suis sûr qu'il aurait trouvé un moyen de les utiliser. Au lieu de quoi, tu as acheté un piano Sears Roebuck et tu nous as inscrits, mon frère et moi, aux leçons que donnait la femme du docteur français. Hélas, nous t'avons déçue, refusant les gammes, traînant, jouant les imbéciles. Tu as fini par abandonner. Mais tu ne pouvais pas laisser ce piano inutilisé, pas plus que tu ne pouvais jeter aux cochons des épluchures de pommes tout à fait comestibles. Tu as appris à en jouer toi-même, travaillant méticuleusement, accord après accord, d'après les partitions de chansons populaires. Quel appétit tu avais! Comme tu savais sauter sur les occasions ignorées par tant d'autres!

Tellement de beaux moments. Et, de plus en plus, de mauvais. Des périodes difficiles. Pendant que tu commençais à trouver ta place dans cet endroit perdu et limité où t'avait menée l'enthousiasme de mon père, il se sentait de plus en plus pris au piège dans ce qu'il appelait "ce sale petit trou à crottin du désert". À la ferme où nous passions nos étés, il avait fait une bonne et une moyenne récolte sur cinq. Un été, il avait fait pousser des centaines de plants de pommes de terre sur une parcelle louée près de la ville et les avait stockées dans la cave de l'hôtel, attendant la montée des prix; l'hôtel avait brûlé. Cet hiver-là, il avait subvenu à nos besoins en jouant au poker. À l'été 1920, il désespérait de sortir de là, de faire quelque chose, de trouver un moyen de gagner sa vie décemment.

Il a fini par trouver sa voie, et nous avons abandonné le peu de vie commune que tu avais réussi à mettre en place. Pendant les quatorze années qui ont suivi, tu as vécu dans un plus grand confort, et tu as vu une bonne partie de l'ouest des États-Unis. Tu as continué à aménager un foyer pour tes garçons et ton mari, mais c'était un foyer morne pour toi. Nous avons vécu dans une douzaine de villages et de villes, une trentaine de quartiers, une cinquantaine de maisons. Mon frère et moi gardions une certaine continuité grâce à l'école et aux amis que nous rencontrions, mais ta continuité à toi se trouvait brisée à intervalles réguliers; tu perdais des amis, ne les revoyais jamais, n'avais pas la chance de t'en faire de nouveaux, ni ne disposais d'une cuisine où les femmes auraient pu passer boire un café et discuter. Trop souvent, à Great Falls, Salt Lake City, Reno, Los Angeles, Long Beach, tu étais seule.

Tu croyais en la beauté des relations humaines et en leur force; mon père ne croyait qu'au mouvement. Tu croyais au don, il croyait à la conquête. Quand Cecil est mort à l'âge de

vingt-trois ans, tu n'avais pas une seule amie à qui parler, pas de famille ou de voisins ou de compagnons pour t'aider à supporter la perte de la moitié de ce que tu chérissais dans ta vie.

Tu es un bon... garçon... Wallace. Ces mots m'accablent. Tu avais peu de choses dans ta vie à l'aune desquelles juger la bonté. Je n'étais pas aussi borné ou égoïste que mon père, et cela m'a valu plus de reconnaissance que je n'en méritais. Mais je n'ai pas été suffisamment intelligent pour assimiler ton exemple, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour faire autre chose que te tenir la main à ton dernier souffle. Et me voici, à près de quatre-vingts ans, trop vieux pour espérer toute amélioration significative, mais pas encore assez pour écarter les regrets.

"Tu peux toujours essayer", me disais-tu quand j'avais peur d'entreprendre quelque chose. Tu m'as poussé à entreprendre bien des choses que je n'aurais jamais osé entreprendre sans tes encouragements. Tu m'as aussi appris comment accepter la défaite quand elle se présente, comme ce fut le cas de temps à autre. Tu m'as appris que ce qui ne m'avait pas tué m'avait sans doute rendu plus fort.

Je t'entends rire en le disant. D'une minute à l'autre, je vais t'entendre chanter.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris

Cet ouvrage a été numérisé par Atlant'Communication